Title	観念連合とヴァレリーの体系 (システム)
Sub Title	L'association des idées et le Système valéryen
Author	田上, 竜也(Tagami, Tatsuya)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2001
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 No.32 (2001. 3) ,p.1- 21
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20010331-0001

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

L'association des idées et le Système valéryen

TAGAMI Tatsuya

Attirant et embarrassant à la fois, le problème de l'association occupait une importance cruciale dans la réflexion valéryenne sur le fonctionnement mental : «Le mystère capital est celui de "l'association" qui est essentielle, élémentaire dans toute la vie de l'esprit» (C, XI, 309)¹. Les *Cahiers* contiennent de nombreuses notes essayant de définir ce «grand mystère» (C, XVI, 41). Dès sa jeunesse, Valéry se montre tout à fait au courant de la thèse soutenue par les associationnistes tels Hume, Thomas Brown ou Stuart Mill, selon laquelle les états psychologiques sont considérés comme des atomes intellectuels, unis par le principe d'association qui joue dans le monde psychique le même rôle que l'attraction newtonienne dans le monde physique. Il est fort probable que Valéry établit sa propre position vis-à-vis de cette thèse, et approfondit sa théorie de la connaissance².

Tout en connaissant la tripartition faite par Aristote de l'association : par contiguïté, par ressemblance et par contraste³, Valéry ne soumet à son analyse principalement que la première. Les occurrences successives des réflexions sur l'association "par contiguïté" constatent qu'elle constituait le noyau de ses préoccupations. Certes dans ses *Cahiers*, Valéry consacre beaucoup de pages au thème de la ressemblance ou similitude ; mais étant donné que deux termes associés par ressemblance présentent un rapport apte au raisonnement, soit rapport "rationnel", cette question ne lui aura posé aucune grande difficulté. Attribuée à l'acte de la conscience (analogie) ou à celui de la sensibilité («*attraction* selon la sensibilité *spéciale*» (C, VIII, 584)), l'association par similitude (a sim b) reste un phénomène plus ou moins raisonnable et facile à interpréter. Quant à l'association par contraste, on pourrait dire qu'elle est incorporée dans le Système valéryen, comme la théorie des "harmoniques"⁴.

L'association du tout

L'association des idées se rattache d'abord au mécanisme que Valéry trouve à la base des activités psychiques : la substitution ou self-variance mentale. Les *Cahiers* réitèrent le premier axiome du Système valéryen : penser, c'est penser à autre chose. Il n'est pas d'événements psychiques isolés ni stables, et tout événement psychique est passage. Dans le cadre de sa "théorie des opérations", Valéry essaie d'observer et d'analyser, au point de vue formel, les liaisons entre les termes qui se succèdent dans le champ mental : «Comment se relie un état à un autre supposé le suivre immédiatement, —ou à un autre non immédiat. Tout est là» (*C. int.*, III, 31)⁵. Nous pouvons remarquer que la thèse associationniste exerça une certaine influence sur ces premières réflexions valéryennes, dans la mesure où le schéma dualiste, établi par Valéry, de la relation "rationnelle" et de la relation "irrationnelle"⁶ semble provenir de la distinction entre l'association par ressemblance et celle par contiguïté. Un fragment des *Cahiers* constate en effet l'affinité entre l'association et la self-variance : «"Association"— / Est toute *suite* observée de substitutions mentales ou *comprenant* des *termes psychiques*, qui ne conservent rien. / De plus, le *même* n'excite pas le *même*— / Observation capitale que j'ai faite, il y a x ans!» (N. a. fr. 19595, f° 97)⁷.

Mais il y a, évidemment, une différence considérable entre la thèse associationniste et la self-variance valéryenne. En accusant la notion restreinte d'association des idées, Valéry veut examiner le problème de l'association dans une vaste problématique des liaisons psychiques⁸ : «Le phénomène étonnant mal appelé *Association des idées*— (car il s'agit d'un certain mode de *Substitution* et qui n'absorbe pas seulement des «idées», mais de tous les produits possibles de «sensibilité»)» (C, XXII, 638). Sous le nom d'association, Valéry pense à l'agglomération de tous les éléments mentaux : idées, sensations, impulsions, signes... : «L'association de nos énergies, valeurs, sensations impérieuses, impulsions et résistances à nos images» (N. a. fr. 19595, f° 110). C'est ainsi qu'il propose, au lieu du terme "association des idées" le terme "association du tout" ou "association généralisée" : «Association "d'idées", expression très malheureuse. C'est

l'association de *tout* qu'il faut dire. / Tout ce qui se passe dans le syst [ème] nerveux est élément d'association avec tout ce qui se passe dans le même système» (C, VIII, 417) ; «le principe d'association généralisée [...] est que tous ces éléments si divers sont égaux devant l'associativité» (C, XX, 515)⁹.

Ces éléments sont, d'un autre point de vue, des faits excitants et des faits excités qui se succèdent sous forme de réflexe. Un élément perçu peut être aussi bien émetteur qu'émis d'un autre élément : «Il y a association non des seules idées mais de tous les événements ou modifications qui peuvent entrer dans la forme réflexe et s'enchaîner suivant les règles réflexes. Un objet extérieur vu *éveille* une idée qui éveille une sensation interne qui éveille des mouvements qui éveillent la conscience de ce mouvement qui éveille une représentation qui éveille une gêne, une honte, à laquelle répond un juron, qui éveille Dieu, qui éveille x, y, z, idées inaperçues. [...]» (N. a. fr. 19595, f° 8). L'association par contiguïté est souvent rapportée au phénomène du réflexe : «Association par contiguïté / analogue à un réflexe. = Si a est produit, b est produit quelque soient a et b» (C, XI, 546). Mais d'une façon plus générale, Valéry assimile toute association au mécanisme Demande-Réponse, type Acte-réflexe qu'il considère comme le fait fondamental de l'esprit¹⁰ : «“Association” des “idées” / On appelle ainsi ce en quoi les idées (et par quoi) font partie du monde réflexe du système DR et par là sont “analogues” ou soumises aux mêmes lois identiquement que les événements du réflexe (sensations, sécrétions, contractions)» (C, X, 222).

Valéry cherche à interpréter l'association comme un phénomène de réflexe, non comme un réflexe absolu ou inconditionné, mais comme un réflexe “conditionné”, engendré par la liaison répétée de différents stimulus. Conçue sous le signe de la réflexologie de Pavlov et développée dans le cadre de la théorie de la sensibilité, cette analyse permet de comprendre comment une association peut s'établir entre plusieurs genres de sensation. Voici un exemple :

«Associations—Le bruit d'une eau qui coule donne l'envie d'uriner.
Une sensation définie et liée à un certain réflexe naît d'une autre

sensation d'un autre genre» (N. a. fr. 19595, f° 27).

Valéry voit à l'origine d'une telle association qu'il nomme «par la sensibilité» (f° 4)¹¹, un mimétisme physiologique. L'audition d'un bruit d'eau qui coule produit un état de sensibilité, suscitant un acte analogue : «Imitation physiologique / se remarque surtout dans les groupes moteur —sphincters— —diaphragme (vomissements, bâillements, miction par audition d'un écoulement d'eau» (f° 54). Il dit d'ailleurs que cette fonction de la sensibilité est éduicable : «L'ouïe perçoit l'effet sonore d'un événement indépendant et cet effet excite une fonction dont l'exercice produit antérieurement un effet sonore *analogue*» (C, X, 05).

La réflexologie lui aura permis de comprendre comment certains états de sensibilité peuvent s'établir par les souvenirs associés à certains stimuli jouant le rôle de déclic (comme la madeleine de Proust) :

«Coups de marteaux

J'entends des coups de marteau, ce 3 août 19 , qui sont, pendant un / n de seconde, les coups de marteau qui à Cette [*sic.*], vers 1880, bâtissaient les baraques de la foire vers le 15 Août.

Le choc d'aujourd'hui frappe sur le bois de 40 ans. Cette restitution naïve semble me dire que l'indiscernable n'a pas de date—La sensation nette et pure d'alliages est sans âge—L'âge est l'intervalle des incompatibles. Le choc a éveillé ces baraques de Cette : le rythme a agi—J'ai vu les platanes, les bois, les planches, l'esplanade, l'ennui, le marché —J'y étais— Peut-être les mêmes coups, il y a dix ans, n'eussent pas rétabli ce passé?

Il faut être distrait, pour cela—Se laisser faire—Subir...
C'est une transf[ormation] naturelle. Remonter, ici, est spontané. Mais si je le désirais, ce serait un effort, et généralement inutile. Il a suffi d'un rythme simplicissime. Ce à quoi je ne pensais pas, ce que je ne possédais plus, ce qui était évanoui, et qui eût pu l'être à jamais, s'est ressuscité—Redivivus—Si ce phénomène arrivait à l'être tout entier, il rajeunirait—*Il aurait à chaque instant l'âge de la première fois qu'il a perçu la sensation actuelle.*

Comment considérer ce phénomène comme nécessaire?...» (N. a. fr. 19595, f° 15).

L'association par contiguïté, thèse insoutenable

Aux yeux de Valéry, le mystère capital de l'association se trouve dans la «substitution sans relation entre ses termes» (C, XVII, 619), dans l'incohérence entre des termes unis, dont l'explication traditionnelle se montre insuffisante : «il est d'observation *vulgaire* que deux choses contiguës ou voisines dans le temps reviennent associées dans le souvenir» (C. *int.*, III, 50). Il faut alors interpréter d'une autre façon ces «Associations générales ou irrationalités générales» (N. a. fr. 19595, f° 6). Dans les *Cahiers*, Valéry note des exemples de ces successions irrationnelles d'images, provenant d'un ressort spontané intérieur :

«Association

Porte mine argent / Toupille / Galons / Omnibus gare Toulon /
Palme / W. Restaurant / Vagues, soleil» (f° 42).

Pour expliquer cette incohérence, Valéry ne recourt pas à la loi de contiguïté, appuyée sur un étrange mécanisme conservant le rapport de voisinage d'autrefois, dans l'espace ou le temps¹². Selon lui, cette thèse suppose que chaque terme perde le statut d'idée et indique uniquement un rapport de voisinage : «Dire qu'il y a association contiguïté des "idées" a et b—c'est dire que ces mêmes idées ont une valeur de non-idées, une sorte d'existence autre que d'idées ; et qu'elles se manifestent telles à certains moments» (N. a. fr. 19595, f° 5). Valéry s'acharne contre la théorie associationniste qui se contente d'interpréter par cette loi toutes les connexions psychiques, apparemment arbitraires.

Au lieu de cette explication par "contiguïté", Valéry invoque la notion de "groupe". L'association pure et simple se définit comme une réversibilité entre deux termes¹³, alors que dans la connexion de plusieurs termes, intervient l'abstraction ou une sorte de raccourci : la suite A—B—C—D équivaut à A—D. Il s'agit d'«un plus court chemin» (C, XI, 65) entre des termes éloignés. Cette mise en équivalence dépend de la vitesse

de la substitution ; une suite d'éléments constitue un groupe quand ils se substituent assez vite : «L'association est modification de conscience relative à l'objet a , qui ne dépend que du mode possible le plus bref—d'éliminer a et de lui substituer autre chose. L'association est régie et dominée par ce minimum. / Au point de vue de l'observation réfléchie de ce phénomène, —la suite d'associations forme une sorte de *groupe*» (C, XVII, 615). Par ailleurs, la vitesse en question tient à la proximité initiale. Si plusieurs termes sont perçus simultanément, ils tendent à être éliminés simultanément. L'association consiste ainsi dans l'élimination de groupes, avec formation de la substitution-unité. L'effet de contiguïté se produit par le fait que l'on oublie le contexte initial dans lequel les termes sont donnés, et considère seulement et isolément le rapport des termes, en y supposant une certaine raison intrinsèque : «Remarquer que ce qui a été donné ainsi $\textcircled{AB}$ revient ainsi $\textcircled{A} - \textcircled{B}$ » (C, IX, 845). L'association apparaît obscure lorsque la suppression de termes intermédiaires rend difficile la reconstruction de la succession originale : «Les associations sont très rebelles à l'analyse à cause des *raccourcis* qui se produisent dans leurs enchaînements» (C, VI, 511). Si l'incohérence des termes associés vient d'un raccourci, il faudrait supposer, pour analyser leur rapport, l'existence d'un ensemble virtuel qui les englobe :

«Plaçons-nous au moment où s'est formée cette relation. À ce moment A et B ont dû avoir, soit dans leur succession, soit dans leur position—certaines liaisons. Mais par définition A et B sont différents et irréductibles—donc ils n'ont jamais coïncidé—donc *ils ont dû faire partie d'un même ensemble qui constitue leur relation durable et reproductible*» (C. int., III, 166) ;

«[...] j'ai connu a et b dans un ensemble C— / b évoque maintenant a. Je ne puis construire a par b mais je puis construire C par b et a par C— / alors, mais alors seulement il y aura *rationnelle*» (*ibid.*).

Cependant, cette explication ne révèle que partiellement le mystère de l'association, puisque l'énigme essentielle réside non seulement dans

l'incohérence régulière, mais aussi dans la liaison spontanée et arbitraire des termes. Pour aborder cette question du hasard qui domine le mécanisme associatif, Valéry fait appel à la théorie des "trois lois".

L'association et les "trois lois"

On sait que Valéry voulut examiner l'ensemble des fonctions humaines comme un système formellement fini et fermé, mais significativement illimité. En plus de ces deux facteurs "formel" et "significatif", Valéry prend en considération "l'accidentel", lié à l'action hasardeuse du milieu extérieur ou intérieur. La notion d'association peut être analysée sous ces trois aspects différents, "trois lois"¹⁴, déterminant les modes de transformation de la vie mentale. Valéry manifeste ce point de vue dans un fragment de ses *Cahiers* : «L'association des "idées" doit être considérée comme un phénomène "physique" qui s'étend à tous les éléments *discrets* de *l'activité-actualité* / qui joue un *rôle* dans la transformation / [...] / qui interfère nettement avec les "significations" / exemple le plus net des propriétés formelles ou fonctionnelles ; / *et fixation et fonctionnement de l'accidentel*» (C, VIII, 864).

Parmi les trois lois, c'est d'abord la condition formelle qui détermine les liaisons psychiques : «L'observation et la théorie de l'association se rattachent à ce que j'appelle un point de vue formel—c.à.d. de relations entre idées» (N. a. fr. 19595, f° 49). Comme nous l'avons vu, les éléments psychiques s'associent suivant les lois de réflexe, tenant uniquement compte de leur disposition, et non de leur valeur significative : «Dans "l'association", les "idées" semblent se comporter comme éléments de substitutions *sans égard à leur nature isolée ou isolable*—mais seulement à leur position dans un *espace temps*—passé!» (f° 99) ; «les faits Ψ [psychiques] sont amenés, entraînés, combinés comme des éléments de réflexe, comme sans signification, comme s'ils n'avaient pas valeur de représentation. [...] Ainsi l'association est le type simple de cette composition» (N. a. fr. 19595, f° 29). «[*F*]ait *physique*» (f° 98) ou «*fait formel élémentaire*» (C, IX, 712), l'association s'établit suivant une certaine mécanique autonome.

On comprend alors que le côté représentatif ou significatif des termes

ne prend pas l'initiative de l'association, mais dépend des actes formels : «“L'association” est le cas fondamental de la disposition du *significatif* (des éléments signifiants—signifiés) par la *sensibilité élémentaire*» (C, XVI, 826). Il s'ensuit que l'association apparaît comme «la substitution *significativement* désordonnée» (C, XIII, 741), rebelle au contexte logique et linéaire. De ce désaccord entre le formel et le significatif, résulte une impression d'étrangeté et de hasard, puisque «le *hasard* est l'effet de quelque indépendance entre une *chose* (et ses conditions propres) et sa *valeur*—il y a *contraste*, ou *incohérence*, brusque modification de l'attente» (C, XVI, 826). Le sens ou le non-sens de l'association procède du rôle joué par le hasard pour donner une certaine valeur significative aux propriétés purement formelles : «Le hasard tentative de lire en significatif ce qui est formel» (C. *int.*, IV, 199) ; «Le mot Hasard intervient pour exprimer que quelque fait significatif (à l'égard de X) est amené par la production normalement insignifiante des faits. Cette production amène tel fait qui étonne par sa valeur de *signe* tandis qu'il est engendré par sa nature» (C, XX, 258).

Le rôle du hasard

C'est ainsi que l'aspect accidentel intervient dans le processus associatif. Introduit dans le Système après le couple formel-significatif, le terrain de l'accidentel revêt une importance de plus en plus capitale dans la pensée de Valéry, comme le premier facteur déterminant la démarche psychique. Il écrit même : «Le hasard est l'amorce de tout» (C, XXV, 272) ; ou encore : «L'accidentel seul réalise en nous ce que nous sommes. L'événement tire de nous ce que n[ou]s en savions comme ce que nous en ignorions» (C, XV, 388).

Le statut du hasard se multiplie, parce que l'association se présente tantôt comme reproduction du «*hasard extérieur*» (N. a. fr. 19595, f° 62), tantôt comme «[a]spect accidentel de la production mentale réflexe» (C, XVII, 681). En tant qu'intervention de l'extérieur, l'accidentel entraîne des modifications dans le déroulement psychique. Cette action circonstancielle est exprimée par la notion d'«à-propos» : «L'idée qui vient est celle qui vient à point—*à-propos*, —comme appelée par la circonstance du

moment ; et non comme *déterminée par une autre idée—mais non par la “valeur” de celle-ci* (N. a. fr. 19595, f° 98). Il est à remarquer que pour l'esprit, cette condition imposée par les circonstances n'est pas forcément une contrainte humiliante. Au contraire il se plaît même à s'y ajuster, à trouver des idées appropriées. Pour exemple, on peut citer la fin d'*Agathe*, qui décrit une heureuse coïncidence de la pensée et du moment :

«Ici, brille sur la paix : que l'à-propos est le maître du monde : liaison de l'idée avec le point de son apparition.

Une se lève d'elle-même, et se met à la place d'une autre ; nulle d'entre elles ne peut être plus importante que son heure.

Elles montent, originales ; dans un ordre insensé ; mystérieusement mués jusque vers le midi admirable de ma présence, où brûle, telle qu'elle est, la seule chose qui existe ; l'une quelconque.

Toute leur naturelle quantité est aussi : une d'entre elles» (*Œ*, II, 1393)¹⁵.

Mais le cas est différent et plus énigmatique lorsqu'il s'agit d'une spontanéité intérieure. L'association est alors qualifiée d'incident arbitraire, formée «d'un élément *tiré au sort* par un autre qui semble également *tiré au sort*» (N. a. fr. 19595, f° 73). La conscience est tellement pénétrée, tissée de ces relations fortuites et obscures que nos propres souvenirs peuvent nous surprendre, surgissant inopinément et nous montrant des combinaisons imprévues : «L'association, souvenir brut, sans explication—sans “raison”, sans utilité—sans ... En somme, *ce qui fut* est devenu *stock de hasards—Accident*» (*C*, XVII, 871). Ces actions spontanées et accidentelles laissent l'observateur perplexe : «L'association [...] démontre que l'*accident* peut devenir—et même devient nécessairement—*fonction* ; qu'il y a donc des liaisons dont l'unique origine est *événement* ; et qui ne tiennent ni aux choses en elles-mêmes ni aux actes définissables de l'esprit» (*C*, XIV, 675).

Le mystère principal est que l'association choisit un seul terme au détriment des possibilités multiples. Comme dit *Agathe*, chaque idée est enfin «l'une quelconque» (*Œ*, II, 1393). Si l'association choisit une idée à

un moment donné, ce choix paraît d'autant plus arbitraire et étrange qu'entre les termes qui se succèdent, il n'y a pas de cohérence apparente. Cette aporie est entraînée d'une façon inévitable par la thèse associationniste : «une seule et même "idée" peut être amenée par des combinaisons nombreuses et diverses de "causes" / *C'est ce qui est impliqué dans la thèse simpliste de l'associationnisme*» (N. a. fr. 19595, f° 49). À l'égard de ce problème, la loi de contiguïté n'explique rien ; elle explique ce qui se produit, mais tout aussi bien ce qui ne se produit pas. Si telle idée évoque telle autre, on pourra soutenir que ces idées sont trouvées antérieurement en contiguïté dans la conscience ; mais la même explication eût été valable si l'idée évoquée avait été celle de mille autres événements auxquels on n'a jamais pensé.

Il nous faudrait nous rappeler à quel point le problème du "hasard" s'imposait, avec la portée à la fois ontologique et épistémologique, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Sous le signe de la formule mallarméenne : «Un coup de Dés jamais n'abolira le Hasard»¹⁶, Valéry se penchait constamment sur la question de la contingence, dominant la vie et le déroulement de la pensée. Comment maîtriser et calculer le hasard : ce questionnement se réfère d'ailleurs à l'enjeu épistémologique. Le modèle fourni par la mécanique statistique donne la conception d'un devenir à l'échelle macroscopique, où se rencontre un conséquent suivant de façon quasi-nécessaire un antécédent. Le problème que posa d'abord Maxwell à propos de la théorie cinétique des gaz, puis que traitèrent de façon générale Boltzmann et Gibbs, était de retrouver les lois macroscopiques de la thermodynamique comme l'effet apparent résultant des interactions d'un très grand nombre de systèmes élémentaires identiques qui représenteraient les atomes et molécules. Le principe de la mécanique statistique était de renoncer à suivre le détail de ces interactions et l'histoire individuelle de chaque molécule, mais de rechercher l'état global "le plus probable" auquel pouvaient conduire ces histoires individuelles inconnues.

Sous l'influence de cette nouvelle méthode scientifique, Valéry remarque souvent que l'association engage la question statistique de la probabilité. Il dit qu'une idée vient comme «*idée la plus probable* à un

instant donné» (N. a. fr. 19595, f° 28). D'où cette question : «Quelle est la probabilité de telle idée? Quelle est la probabilité pour que telle idée vienne à *p* individus? / —Peut-on regarder la sphère mentale comme un théâtre d'événements, un vase où les molécules de gaz se heurtent? / [...] Quelle est la pr[obabilité] de telle association? de tel souvenir? Mystère radical» (C, V, 751). Il s'agit alors de calculer le hasard et de prévoir les suites accidentelles des pensées, du point de vue macroscopique : «L'association des idées" [...] comporte un problème de probabilités—et couvre un double problème / d'abord un aspect statistique— / ensuite un prob[lème] de probabilités des causes d'arrivée d'un événement *a posteriori* dont les possibles sont infiniment nombreux— / Par hypothèse les chances d'arrivée sont égales—» (C, XI, 332). Pour expliquer l'incohérence de l'association, Valéry suppose des causes multiples et cachées, qui déterminent la probabilité d'arrivée des termes psychiques : «La caractéristique des choses réelles est d'appartenir à une infinité de systèmes simultanés... Le hasard n'est qu'une conséquence de cette appartenance multiple, quand elle se heurte à la pensée qui n'est chaque fois qu'*un* système» (C, VI, 416). Poussant cette conception, il va jusqu'à dire que le Moi est un objet statistique : «Cette fameuse propriété "d'association" est certainement fondamentale. Le Moi se fraye une voie par elle, dans elle —et, en un sens, —il *en fait partie* comme terme de *plus grande probabilité*» (N. a. fr. 19595, f° 86).

L'association rayonnante

Si la vie psychique pure se présente comme une série d'associations, on peut y supposer des facteurs qui préexistent à l'état d'attente et se réalisent dans des circonstances convenables, en laissant le reste s'éteindre : «Chaque unité de substitution est complexe. Mais *un* des éléments qui y entrent prend des valeurs qui se développent et fournissent l'unité suivante. C'est ce développement privilégié dû au "milieu", à l'attente ou à la composition du moment» (C, XIV, 240)¹⁷. Liée au thème du virtuel intérieur, l'association s'inscrit dans une problématique générale de la mémoire. C'est un mécanisme qui tend à retourner «au *plus stable* ou plus *probable*. / Le grand rôle est joué par *l'attente*» (N. a. fr. 19595, f° 80).

L'association se réduit alors à la sensibilisation des éléments mnémoniques. Les termes associés sont des faits une fois perçus, réalisés, nécessitant la moindre résistance et le moindre effort pour la production : «Le champ mental est semé de mines. Les incidents d'association les font sauter. Il est des images amorces qui décrochent toute une énergie. / Soit l'image I qui est ainsi sensibilisée ; à peine excitée donne des réactions insupportables ; d'ailleurs intempestives. Fureurs, phobies, etc.» (C, X, 847).

Valéry trouve à la base du fonctionnement de l'esprit, la «structure de recommencements qui est la chose la plus évidente, la plus essentielle» (C, XII, 605) ; ce cycle que l'esprit à la fois abhorre et qualifie de principe du tout : «L'existence est composée de points et fragments discontinus. Elle se lie par leur retour» (C. *int.*, IV, 410). L'association est régie par le mécanisme de répétition et de raccourci rendant machinales et automatiques les choses apprises.

Comme on le sait bien, Valéry conserve une attitude ambivalente vis-à-vis de la répétition, du cycle¹⁸. D'un côté, la répétition est utile et même indispensable au travail de l'esprit, qui introduit l'ordre dans les données naturelles et y trouve le caractère répétitif : «L'automatisme tend à s'accroître. [...] La conscience tend à se porter plus loin, à voir des systèmes plus compliqués, ou à apprécier des différences plus faibles» (C. *int.*, VII, 154) ; «L'automatisme prouve la *force* de la conscience, sa trace» (N. a. fr. 19484, f° 96)¹⁹. L'esprit dans son développement suit ce principe d'éducation, d'économie et d'accroissement de vitesse. Valéry affirme même : «à la limite de la connaissance est la perfection de l'automatisme» (C, XXII, 757).

Mais de l'autre côté, l'esprit a pour principe «non-répétition. La répétition l'excède, l'abolit» (C, XVI, 202) ; «L'homme d'esprit vif et inquiet, répugne à l'automatisme, le pourchasse et donc essaie de le déceler et de le pénétrer partout» (N. a. fr. 19484, f° 105). L'esprit se méfie du cycle, en le considérant comme une stagnation de ses activités. Contraignant la liberté de l'esprit, l'association représente l'automatisme figé de la vie mentale. La fonction intellectuelle s'emploie alors à la dépasser en l'utilisant. L'esprit surplombe les activités automatiques et y

supplée : «L'intelligence a pour département tout ce que l'automatisme ne règle ou ne résout pas» (C, V, 903). En d'autres termes, le travail de l'esprit n'est reconnu que par contraste avec les faits automatiques : «Ce qui n'est automatique est relatif à de l'automatique. C'est de l'automatisme *refusé*, non consenti. Réfléchir n'est que rejeter, inachever quelque automatisme» (N. a. fr. 19484, f° 97).

Tenant compte de cette nature virtuelle et cyclique, Valéry établit un modèle de l'association : la fluctuation. Il écrit : «On pourrait considérer toute activité mentale comme fluctuations—ou comme effets *sensibles* des fluctuations, écarts d'un certain état—zéro perturbé par les incidents de la sensibilité et qui tend à se reconstituer. / L'association (celle que je nomme irrationnelle) une conséquence—le mode le plus fréquent de *retour* / L'association est *désordonnée*» (N. a. fr. 19595, f° 53). Cette image de la virtualité intérieure en fluctuation se rapporterait à la métaphore classique de l'association : atomes ou scintillation moléculaire. L'association fait «imaginer dans les objets spirituels des choses comme atomes et molécules dans le monde matériel, —atomes et molécules que nous ne voyons pas mais qui se font imaginer à cause de propriétés visibles» (N. a. fr. 19595, f° 13).

En insistant sur l'aspect accidentel, Valéry veut remplacer la conception classique d'association linéaire, par un autre modèle "association rayonnante" : «Erreur des associationnistes— —L'association, série linéaire [...]»²⁰ ; «[L'association] n'est pas *linéaire*, mais rayonnante» (N. a. fr. 19595, f° 95). Ce modèle nous paraît d'autant plus important qu'il présuppose l'existence d'une virtualité "latérale" : réservoir des activités mentales qui a plus de dimensions que la pensée linéaire²¹. Lorsque Valéry écrit : «L'*association* est un échange *latéral* (p[ar]. rapp[ort]. au centre de conscience)» (C, XV, 186), il constate une force virtuelle qui écarte la pensée de l'objet actuel de la conscience. Les éléments associés sont choisis parmi des éléments virtuels qui coexistent dans l'instant : «Chaque unité de substitution est complexe—Mais *un* des éléments qui y entrent prend des valeurs qui se développent et fournissent l'unité suivante» (N. a. fr. 19595, f° 68). Lié à la fois aux sensations renouvelées et aux actes de l'esprit, chaque "présent"²² est l'occasion de la ramification mentale

qui nous rappellerait l'image, chère à Valéry, du buisson d'algues ou de l'araignée²³ : «Chaque élément de conscience (et même d'autres éléments...) possède cette propriété cardinale : d'être un élément de ramification» (C, VI, 134). Comme une conception préfigurant l'implexe, Valéry exprime dans un *Cahier* de 1910, l'idée «des réseaux» (C, IV, 540). Inscrite dans la structure du présent, la conscience se trame de la succession de ces connexions formelles. Sa surface est parcourue par des trajets multiples qui s'entrecroisent : «L'association non pas des "idées" mais du tout (par ex. un parfum, un pincement au cœur, un nom) se rattache peut-être à la définition du présent— / Tout présent est une *forme*. Ses constituants ont donc une *relation*. [...] c'est la restitution d'une *forme*. Ces formes une fois formées sont indestructibles—» (N. a. fr. 19595, f° 20).

L'association et l'implexe

Cette conception des réseaux à l'instance virtuelle peut annuler tout jugement de causalité et de hasard :

«Le hasard n'est que la pluralité des rôles que toute chose peut jouer, à l'égard de nous. Nous ne concevons que par séries linéaires dont les éléments sont des objets ou des événements.

C'est à de telles séries que la notion de cause s'applique exclusivement.

Mais chacun de leurs termes entre dans une infinité d'autres séries. Nous traçons une ligne mais dont les points gardent leurs rapports, sensibles ou non, avec une multiple infinité d'autres points. [...]» (C, VII, 281).

On conçoit aisément que cette association rayonnante marque une parenté avec la notion d'"implexe". Exprimée au public pour la première fois dans *L'Idée fixe* en 1932, la notion d'implexe est néanmoins le fruit des réflexions longtemps élaborées. On peut trouver déjà dans les premiers *Cahiers* ses facteurs essentiels, à savoir : attitude d'envisager l'esprit comme un système de connexions multiples ; rêve de la mise en présence

de toutes les possibilités de l'esprit²⁴. Ici il faut noter que la notion d'implexe est conçue et développée à travers les méditations sur le problème de l'association.

L'implexe se définit d'abord comme l'ensemble des réactions potentielles et spontanées, liées à tous les ABLE et les IBLE. C'est la faculté englobant les réflexes, la mémoire, la capacité de sensations. Comme «le mécanisme insensible du bras, et des doigts dans un acte» (C, XVII, 63), il travaille comme «le *reste caché structural et fonctionnel* — (non le sub-conscient—) d'une connaissance, ou action consciente» (C, XVII, 63). Il n'est nullement une présence particulière, mais plutôt «la capacité d'agir en général» (C, XXIII, 398), «Catégorie de la puissance» (N. a. fr. 19484, f° 192) ou disponibilité mentale à l'état virtuel.

Si la notion d'implexe se rattache à celle de l'association, c'est, comme nous l'avons vu, à cause du rôle primordial joué par le hasard dans leur fonctionnement. Actualisé aux excitations diverses, l'implexe est «l'ensemble de tout ce que quelque circonstance que ce soit *peut* tirer de nous» (C, XXIV, 478-479). Sa mise en présence est ainsi dominée par le hasard. C'est un réservoir de réponses que des excitations tirent de nous avec une certaine probabilité : «le caractère d'un *implexe*—c'est-à-dire la *possibilité*, avec plus ou moins de *probabilité*» (C, XXVI, 431).

L'autre trait de l'implexe est l'unification radicale des facteurs rudimentaires de la conscience. Ce qui rejoint la pensée de Mach qui prôna une unification des sciences sur la base de l'identité des éléments. Cet «élémentarisme» est conçu par Mach avec la distribution qu'il propose entre trois espèces de sensations :

«Les *éléments* sur lesquels nous avons statué seront désignés par les lettres A, B, C... K, L, M... α , β , γ ... Par souci de clarté, les complexes de couleurs, de sons, etc., que nous appelons habituellement des corps, seront désignés par A, B, C... ; le complexe, qui se nomme notre corps —*et qui est une partie du premier que certaines particularités ont rendue remarquable*— nous le nommons K, L, M... ; enfin le complexe constitué de nos volitions, de nos souvenirs, etc. est représenté par α , β , γ ...»²⁵.

Cette distinction entre trois classes d'éléments (les éléments liés au monde extérieur ; ceux qui appartiennent à notre corps ; les éléments que sont les souvenirs ou les actes de la volonté) nous rappellera immédiatement la partition faite par Valéry entre C[orps] -E[sprit] -M[onde extérieur]. Mais soulignons ici plutôt le désir de l'unification des éléments physiques et psychiques, partagé entre l'élémentarisme de Mach et l'implexe valéryen. L'identité que Mach constate entre le phénomène mental et la réalité physique est envisagée par Valéry, dès le début de ses recherches, par la formule de I[maignaire] + R[éel] = K [constant]. La conception de "l'association du tout" et celle de "l'implexe" peuvent s'inscrire dans le même contexte.

L'association et l'attention

Régie par les éléments hasardeux, l'association s'oppose à la notion d'attention. L'attention est une restriction de la production mentale, alors que l'association multiplie des liaisons, grâce à l'indépendance des termes successifs par rapport à la conscience. La phase de l'attention est donc l'état de «l'*anti-hasard*»²⁶, où le sujet devient «le *producteur de correspondance uniforme* entre l'excitation et sa réponse» (C, XXVII, 739) et que diminue le psychique permettant une fluctuation libre et instable : «Une association d'idées est par rapport à une attention qu'elle traverse, une sorte de *perte*, de *diffusion*. / Elle est analogue à un incident extérieur par rapport à l'attention qui s'est installée—» (C, VIII, 511)²⁷.

Dans le même sens, l'opération combinatoire de l'esprit lutte également contre la fonction associative : «La coexistence du mécanisme des associations avec la possibilité de ne pas être réduit à ce mécanisme et de former des combinaisons d'idées adaptées—est étonnante—» (N. a. fr. 19595, f° 14). Les actes de l'esprit ont pour loi générale de transformer des liaisons particulières, inattendues, quelconques, en relations plus rationnelles, et de les unifier. L'esprit désire considérer comme orienté, ce que l'association donne comme fortuit : «Il y a donc dans l'association un *fait*, une donnée brute, tandis que la pensée s'évertue à constituer un *droit*» (f° 10). Ainsi l'esprit a cette nature de rejeter ce qu'offrent les circonstances naturelles et arbitraires de la pensée : «L'esprit est composé d'une infinité

de relations qui pourraient être autrement» (C, XI, 866). Il s'attache à chercher de la liberté dans la combinaison imaginative qui tiendrait lieu des associations données. Ce qui rejoint la méfiance que Valéry garde à l'égard du spontané, et son effort de l'incorporer dans un système consciemment constitué : «Je ne voudrais retenir que ce qui puisse entrer dans une organisation de la pensée—plus exactement dans une discipline consciente et distinctive des réactions psychiques. *Se refaire un spontané*» (C, XI, 590). En refusant l'association toute faite, Valéry tente de retrouver le pouvoir d'associer et de dissocier librement des termes psychiques. C'est ainsi que par le dressage perpétuel, M. Teste entreprend de vaincre le hasard intérieur, d'abolir les automatismes naturels («tuer la marionnette» (E, II, 17)), et d'en créer de conscients et volontaires («J'ai cherché un crible machinal» (*ibid.*)).

Concernant ce rapport antagoniste l'association / l'attention, Valéry se pose fréquemment un sujet de réflexion à la fois théorique et littéraire : la clôture cyclique de l'enchaînement associatif conduisant au réveil de la conscience : «on suppose une association d'idées prolongée indéfiniment. Quelle probabilité pour que cette suite se *ferme* au bout de n chaînons? Si elle se ferme c'est-à-dire si le même chaînon sert 2 fois» (N. a. fr. 19595, f° 2). C'est le problème abordé dans le projet d'*Agathe* : «Filets, anneaux, et association cf. Ex. *Agathe* 1902 / *Systèmes fermés successifs* / Une suite associative irrationnelle—est virtuellement infinie ou fermée» (f° 69). L'association intérieure produit un régime clos et cyclique d'échanges auquel vient s'opposer l'éveil ou réveil de la conscience, de l'attention. Ici on voit clairement l'antagonisme entre deux modèles d'acte : type réflexe et type attention, que Valéry présente à plusieurs reprises comme structures capitales du psychisme : «Pour moi non philosophe je pense depuis 30 ans à une réfection de ma pensée. / Je l'ai voulu réduire en “interventions” —et en “accommodations” (Type réflexe et type attention)» (C, XIII, 576).

Pour conclure, nous affirmons que la thèse associationniste sert de catalyseur au Système. Élaborant sa propre psychologie, Valéry prend position contre cette thèse ; l'école associationniste ne peut voir dans les

associations que des combinaisons plus ou moins stables d'atomes psychologiques qui se sont formées dans le passé, alors que Valéry entreprend l'éducation du pouvoir associatif. Il s'agit, au moyen des formations spontanées, d'exploiter un réservoir virtuel de l'esprit. Cette attitude procède d'une stratégie autodéfensive contre les idées fixes qui bouleversèrent tellement la sensibilité du jeune Valéry : «Ce fait que le hasard mental—association—peut amener des actions et agitations de la plus grande intensité—est capital» (C, XIV, 807)²⁸. Cette stratégie, établie au cœur de sa première crise affective, traverse toute entreprise du Système : «Mon analytique 1892 produit de la «conscience de soi» appliquée à détruire les obsessions et poisons, les connexions, relais, généralisations extraordinairement sensibles, —tout un *implexe* d'associations —avec anxiétés, insomnies, états comme vibratoires à l'aigu etc. / Alors, j'ai essayé de *regarder en face* ces poussées, de les réduire à ce que la précision de ce regard en faisait—de constituer, en somme, un *Moi* dont le *Moi* qui souffrait fût l'objet, la chose *vue* et par conséquent, la douleur fût étrangère comme la *couleur* des choses qu'on voit, et les idées ou images, quasi-causes de cette torture, comme les *formes* des choses qu'on voit. [...]» (C, XXIII, 757-758). Valéry s'attache à démystifier ce qu'on nommait à l'époque l'inconscient et y substitue la notion d'implexe. Comme le remarque J. Derrida²⁹, l'implexe valéryen manque, à l'opposé de l'inconscient freudien, de toute altérité à l'égard de la conscience. Au contraire l'implexe offre à l'esprit un réservoir de choix, un champ de liberté capable d'être actualisé quand la situation advient. À la base de la thèse de l'implexe, on reconnaît le modèle d'association ; mais par delà de la thèse classique de la contiguïté, Valéry conçoit cette notion comme la disponibilité consciente.

Notes

¹*Cahiers* [fac-similé] t. I à XXIX (Paris, C.N.R.S., 1957-1962), t. XI, p. 309.

²Il faut signaler qu'à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, la théorie de l'association des idées était mise en cause par des penseurs. Notamment dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*,

Bergson dénonce l'illusion de considérer les états de conscience comme des unités distinctes, comme des atomes psychiques régis par des lois associatives. Selon lui, ce que révèlent les "données immédiates de la conscience", c'est la réalité de la durée pure ou temps vécu, fusion des états de conscience.

³La loi de contiguïté peut s'énoncer : quand deux états ont coexisté dans la conscience, quelle que soit la cause de cette coexistence, si l'un d'eux se présente de nouveau à l'esprit, il tend à ramener l'autre. La loi de ressemblance, pour sa part, se formule : un état de conscience quelconque tend à rappeler les états qui lui sont en quelque manière semblables. La ressemblance peut porter sur la qualité et la quantité des objets, ou encore sur leurs rapports analogiques. Et enfin la loi de contraste se définit ainsi : un état de conscience évoque un autre état de conscience qui forme avec lui un contraste.

⁴L'association des images suit plus ou moins ce principe «par contraste», que le jeune Valéry nomme la "logique imaginative". Il écrit en 1900 : «Dire qu'il y a une logique imaginative, c'est-à-dire que certaines choses étant données ou produites en esprit, d'autres s'ensuivent nécessairement, c'est dire qu'il y a une généralité, c'est-à-dire une fixation imaginative» (*C. int.*, III, 387).

⁵*Cahiers 1894-1914*, Édition intégrale, p. p. N. Celeyrette-Pietri et J. Robinson-Valéry pour les tomes I à III, p. p. N. Celeyrette-Pietri pour les tomes IV à VII (Paris, Gallimard, 1987-1999), t. III, p. 31.

⁶La relation *rationnelle* signifie celle du couple (A, B) tel que «B contient quelque chose de commun à A» (*C. int.*, I, 257), tandis que pour la relation *irrationnelle* ou *symbolique*, il n'existe pas de tel terme commun ; elle est constituée par une loi tout arbitraire ou conventionnelle.

⁷*Cahiers copies : feuilles volantes dactylographiées* par le soin des secrétaires (1911-1943), Rubrique IMAGINATION-INTUITION, 4 vol. BNF ms., N. a. fr. 19592-19595, t. IV.

⁸«Il faut d'ailleurs trouver un meilleur nom pour l'association. Car elle doit comprendre : 1° tous événements psychiques—*même des oublis*—car un oubli particulier est un événement. / 2° toutes réponses dont la demande peut être psychique. Toutes irrationnelles. / 3° Même les rationnelles, c'est-à-dire les transformations» (N. a. fr. 19595, f° 79).

⁹Il faut noter cependant que le mot "idées" conserve le sens très général chez certains philosophes anglais, tels Locke ou Hume. Pour désigner le matériau tant perceptif que mémoriel, les phénomènes tant individuels que génériques, Locke a recours au terme "idées", en appliquant ce terme aux sensations (idées simples), mais aussi aux percepts d'objets (idées com-

plexes) et, enfin, aux concepts (idées abstraites). Hume appelle également “idée” tout état qui s’est déjà présenté dans la conscience, qu’il s’agisse d’une idée abstraite, d’une image concrète, d’une émotion ou d’un sentiment quelconques. Pour Hume est “idée” tout ce qui n’est pas “impression”, c’est-à-dire état primaire.

¹⁰Sur cette notion, voir Jeannine Jallat, «Effets d’imaginaire dans le Système—le «système DR»», in *Paul Valéry 3, approche du «Système»*, Lettres modernes, Minard, 1979, pp. 113-134.

¹¹Valéry essaie souvent d’établir à sa guise la classification des associations, y comprise celle par la sensibilité :

«Associations

par continuité—similitude—A B et B variation de A

par simultanéité—contiguïté—A B et B dépend de ma variation autour de A

par concept Il y a un concept qui comprend A et B

par la sensibilité— (non hystérique?) (Le bruit d’un filet d’eau donne envie de pisser.)» (N. a. fr. 19595, f° 4).

¹²«Dans l’assoc[iation] des idées, temps et espace jouent le même rôle. Voisinage dans l’un *ou* dans l’autre» (C, XIII, 232).

¹³Cf. C, XII, 417.

¹⁴Sur la notion de trois lois, voir Huguette Laurenti, «Une architecture du théâtre intérieur : les «trois lois»», in *Paul Valéry 3, approche du «Système»*, pp. 69-82.

¹⁵Paul Valéry, *Œuvres*, 2 tomes (Paris, Gallimard, 1957, 1960), t. II, p. 1393.

¹⁶À propos de l’attitude valéryenne vis-à-vis du *Coup de dés*, on consultera *Bulletin des Études Valéryennes, numéro spécial 81 / 82, Mallarmé / Valéry : Poétiques*, Acte du Colloque international de Montpellier, Textes réunis par Serge Bourjea, 1999 ; notamment ces deux articles : Huguette Laurenti, «Valéry devant le *Coup de dés*», pp. 173-185 ; Christina Vogel, «Mallarmé / Valéry : face au hasard», pp. 203-217.

¹⁷La présence du latéral dans le psychisme est souvent comparée à un milieu saturé : «Association *irrat*[ionnelle]. / On peut encore songer à ce qui a lieu dans un *milieu saturé* dans lequel un élément introduit provoque une organisation cristalline» (C, XIII, 744).

¹⁸Sur ce problème, voir N. Bastet, «Faust et le cycle», in *Entretiens sur Paul Valéry*, Mouton, 1968, pp. 115-128.

¹⁹*Cahiers copiés manuscrites : feuilles volantes* (par Valéry) circa 1908, 8 vol. N. a. fr. 19465-19485, t. VII.

²⁰*Mémoire sur l’attention*, BNF ms. N. a. fr. 19021, f° 166.

²¹Chez Valéry, le refus de la linéarité de la pensée et du discours est permanent. Il conçoit même le parcours spirituel comme ayant une structure étoilée : «On peut imaginer une biographie qui serait ainsi comprise : Dans un champ rayonnant, à partir d'un point, l'être se développerait inégalement dans les diverses directions. Rhumbs, etc.» (C, XXI, 163). Cf. N. Celeyrette-Pietri, «L'autobiographie spirituelle», in *Littérature*, Larousse, Paris, septembre 1984, pp. 4-6.

²²Dans sa théorie du temps, Valéry confère le rôle primordial au présent : «Le temps est—l'éternel présent» (C, III, 882). Forme de la «sensibilité pure» (C, XVII, 550), le présent se lie aux données extérieures et intérieures : «Le présent est un carrefour. On se retrouve toujours à un point multiple» (C, XVII, 550). Il se définit alors comme le point de contact avec ces données circonstanciées, grâce auxquelles se réalisent des éléments potentiels de l'esprit : «Image du *présent* = une roue qui roule sur une surface ; le point de contact de la roue et de la surface est ce présent. Ce n'est pas un point mais une petite superficie. Et sans le contact et le frottement, la roue tourne sans avancer, rêve» (C, VIII, 7). Le présent apparaît d'ailleurs comme la structure fondamentale du psychisme humain, englobant la notion kantienne de temps : «Je pense que Kant parlant du temps comme d'une forme de la sensibilité et de l'entendement—ne désigne en réalité que le *présent*— (une partie de ses propriétés)» (C, XIV, 677).

²³Valéry fait constamment appel à la métaphore de l'araignée pour figurer le tissage intérieur. Dans *l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, il évoque un «cerveau monstrueux où l'étrange animal [...] a tissé des milliers de purs liens entre tant de formes» (Æ, I, 1154).

²⁴On peut lire dans un fragment écrit vers 1908 une des premières définitions de ce mot : «J'entends [par le mot *Implexe*] : ce qui est visible et non vu, en général. Soit caché par l'habitude de ne le point voir, soit visible par un effort, soit par une variation du point de vue, soit par un arrêt insolite en un point que d'ordinaire on traverse sans perception, soit par variation de l'unité perceptive de temps, ou par tension, ou par exhaustion, suppressions, restrictions—prolongements au hasard ou réglés. / Déplacement des limites. [...]» (N. a. fr. 19484, f° 193). On comprend alors que cette conception était au début liée à la visibilité ou capacité d'intuition : «il s'agit de prendre conscience et de systématiser les intuitions et opérations donnant des intuitions. / Les êtres géométriques élémentaires sont des formations implexes, *lecture en images* de transformation non figurées» (*ibid.*). Cette acception n'est plus présente dans *L'Idée fixe*.

²⁵Ernst Mach, *L'analyse des sensations*, traduit de l'allemand par F. Eggers et J.-M. Monnoyer, Éd. Jacqueline Chambon, Nîmes, 1996, p. 13.

²⁶Sur l'antagonisme entre le hasard et l'attention, voir Christina Vogel, *Les «Cahiers» de Paul Valéry, «To go to the last point. Celui au-delà duquel tout sera changé»*, L'Harmattan, 1997, pp. 184-195.

²⁷L'attention noue un rapport thématique avec la volonté et l'effort psychique. Or avant Valéry, c'est Maine de Biran qui valorisa les notions de volonté et de force. Sur l'affinité des deux penseurs, voir F. E. Sutcliffe, *La pensée de Paul Valéry*, Paris, Nizet, 1955, pp. 16-24.

²⁸Le retour des images particulières caractérise chez Valéry comme chez Théodule Ribot ou Pierre Janet, certains phénomènes morbides : «Paroxysmes—retours curieux d'une image forte qu'on recommence comme si, quoique la plus violente, on n'était pas assouvi—par elle une seule fois. / Paroxysmes, lueurs bêtes, abattements, bizarreries, êtes-vous en dehors d'une connaissance claire— / Je ne voudrais imaginer que le meilleur moment de telle imagination mais je suis forcé pour le retrouver, de repasser la série—» (*C. int.*, IV, 129-130) ; «Le “morbide” psychique est caractérisé par la domination du *formel* : par ex. fréquences, reprises, périodicités rapprochées, aveugles retours [...] Le psychique n'est plus résolvant [...]. Ce sont bien des associations, mais non libres mais *pipées* ; et ceci est *inépuisable*. Et ceci avec des débauches d'energeia—Phénix» (*C*, XVI, 554).

²⁹Jacques Derrida, «Qual quelle. Les sources de Valéry», in *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972, p. 363.